



HAL
open science

Phraséologie de la perception et créativité linguistique. (La description des odeurs chez Proust)

Pierre Frath

► **To cite this version:**

Pierre Frath. Phraséologie de la perception et créativité linguistique. (La description des odeurs chez Proust). Les mots des sens / Le sens des mots, CELISO, 2015, Paris, France. pp 29-45. hal-04006458

HAL Id: hal-04006458

<https://hal.science/hal-04006458>

Submitted on 8 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Phraséologie de la perception et créativité linguistique. (La description des odeurs chez Proust)

Pierre Frath

Professeur émérite de l'Université de Reims Champagne-Ardenne

CIRLEP EA4299

CéLiSo EA7332

Pierre.frath@aliceadsl.fr

<http://www.res-per-nomen.org>

« Nous possédons en nous toute une réserve de formules, de dénominations, de locutions toutes prêtes, qui sont de pure imitation, qui nous délivrent du soin de penser, et que nous avons tendance à prendre pour des solutions valables et appropriées ».

(*Le bilan de l'intelligence* – Paul Valéry)

Introduction

On pense souvent que le rôle des mots de la perception est de permettre l'encodage des percepts du locuteur à destination de ses interlocuteurs, et sans doute jouent-ils ce rôle¹. Cependant, cela suppose que la pensée des percepts précède leur mise en parole, une hypothèse qui ne va pas sans problèmes. Si elle était toujours vraie, comment pourrions-nous rendre compte de descriptions relativement obscures telles que celle-ci, relevée dans *Du côté de chez Swann*, de Marcel Proust:

« ... à peine goûtés les **arômes plus croustillants, plus fins, plus réputés, mais plus secs aussi** du placard, de la commode, du papier à ramages, je revenais toujours avec une convoitise inavouée m'engluant dans **l'odeur médiane, poisseuse, fade, indigeste et fruitée du couvre-lit à fleurs** » ? (*Du côté de chez Swann*, Marcel Proust)

Que peuvent bien être des arômes de placard, de commode, de papier à ramages qui soient « croustillants », « réputés », « fins » et « secs » ? Que peut bien être une odeur « poisseuse », « médiane » ou « indigeste », surtout émanant d'un couvre-lit ? Le narrateur a-t-il réellement perçu des odeurs avec de telles caractéristiques, qu'il a voulu ensuite communiquer au lecteur en les traduisant en langue ?

Nous pensons quant à nous qu'il n'y a point de hiatus entre la pensée et la parole, suivant en cela un certain nombre d'auteurs. Dans un des textes rassemblés dans les *Écrits de linguistique générale*, Saussure combat l'idée d'un dualisme linguistique entre le son et l'idée, entre le « phénomène vocal » et le « phénomène mental », car, dit-il, « c'est là la façon facile et pernicieuse de le concevoir ».

« Ce dualisme réside dans la dualité du phénomène vocal COMME TEL, et du phénomène vocal COMME SIGNE – du fait physique (objectif) et du fait physico-mental (subjectif), nullement du fait 'physique' du son par opposition au fait 'mental' de la signification. **Il y a un premier domaine, intérieur, psychique, où existe le signe autant que la signification, l'un indissolublement lié à l'autre** ; il y en a un second, extérieur, où n'existe plus que le 'signe', mais à cet instant le signe réduit à une succession d'ondes sonores ne mérite pour nous que le nom de figure vocale »².

Pour Saussure, puisque le signe et la signification mentale sont inextricablement liés, la pensée est faite de signes, et la langue n'est pas essentiellement un code au service des

¹ Voir le très bel article d'Irina Thomières-Kokochkina au titre tout à fait significatif de ce rapport ontologique entre les odeurs et les mots pour les dire : « Je sens, donc je dis ! (Les noms prédicatifs d'odeurs simples et composés en russe) » (2013).

² Saussure (2002 : 20-21). Les majuscules sont de Saussure ; le gras est de notre fait.

individus pour transmettre aux autres leurs états intérieurs, c'est-à-dire un moyen vers une fin. Elle est avant tout un bien commun dans lequel nous baignons tous, qui nous indique ce qui existe pour nous, qui nous permet de le penser et qui nous dit comment en parler. Le narrateur de Proust a puisé dans des ressources linguistiques *communes*, que nous comprenons donc aisément. Mais quelles sont-elles, et quels sont les processus à l'œuvre ?

Pour le comprendre, nous allons examiner la phraséologie du mot « odeur » telle qu'elle apparaît dans un corpus de textes littéraires contemporains de l'époque où Marcel Proust rédigeait *À la recherche du temps perdu*, ou antérieurs. Mais l'observation des données brutes, dans quelque science que ce soit, ne peut révéler toute sa richesse sans un cadre théorique qui leur donne sens et les relie les unes aux autres. C'est pourquoi nous commencerons par exposer les conceptions anthropologiques, référentielles et phraséologiques qui constituent l'arrière-plan de nos observations.

1. Une conception anthropologique et référentielle du langage³

Le langage est un code, cela va de soi. Cette opinion règne en maître aussi bien parmi les linguistes que dans le grand public qui réfléchit aux questions linguistiques. Nous parlons pour communiquer aux autres nos états intérieurs, et pour cela nous assemblons des concepts pour former des pensées complexes que nous encodons en langue pour les transmettre à nos interlocuteurs, qui décodent alors nos paroles pour les transformer en pensées. C'est la syntaxe qui permet cela grâce à un ensemble de règles qui donnent à notre cerveau la possibilité d'engendrer des structures dans lesquelles les mots du lexique viennent s'insérer en fonction de leurs contenus sémantiques et des besoins de la communication.

Ces conceptions, pour dominantes qu'elles soient, ne vont pas sans difficultés. Tout d'abord, elles sont profondément réductionnistes en ce qu'elles ramènent la pensée et le langage à des mécanismes qu'on peut décrire en termes fonctionnels, ce qui mène inéluctablement à un dualisme ontologique, celui de l'homoncule cartésien aux commandes du cerveau, que Gilbert Ryle (1949) appelait par dérision le fantôme dans la machine (« the ghost in the machine »).

Ensuite, et c'est le point que nous allons aborder ici, elles ne permettent pas de comprendre des usages atypiques du langage, « hors code » donc, telle la description des odeurs dans le passage de Proust que nous étudions. En effet, pour les théories sémantiques qui font usage de codes, le sens global de l'énoncé se construit en appariant entre eux les composants sémiques des différents mots qui constituent l'énoncé. Faisons l'hypothèse qu'un couvre-lit soit défini par les propriétés /inanimé/, /objet/, /artefact/, /fait de tissu/, /qui recouvre les lits/, /odorant/, etc.⁴, et « médiane » par la propriété /qui se trouve au milieu/⁵. Pour justifier « l'odeur médiane du couvre-lit », une telle sémantique se mettrait en quête de sèmes compatibles entre « odeur », « médiane » et « couvre-lit », n'en trouverait pas, et rejetterait l'expression comme incorrecte. Elle pourrait éventuellement faire l'hypothèse d'un sème /odorant/ dans « médiane », mais ce serait très arbitraire. Ce serait également ingérable puisqu'il faudrait alors accepter que tous les mots d'une langue possèdent tous les types de sèmes possibles et imaginables, pour le cas où une jonction inhabituelle serait faite par un

³ La conception référentielle et anthropologique que nous résumons ici s'inspire des travaux de Georges Kleiber (notamment Kleiber 2003, 2001, 1984) et de la philosophie de Ludwig Wittgenstein (essentiellement Wittgenstein 1961). Voir les publications de Pierre Frath sur <http://www.res-per-nomen.org>, notamment Frath 2014, 2011, 2010), et aussi l'ouvrage à paraître *Une sémantique de la dénomination référentielle* de P. Frath et G. Kleiber.

⁴ Ces listes hétéroclites et *ad hoc* d'éléments sémantiques ressemblent beaucoup à un inventaire à la Prévert. C'est sans doute pour cette raison que la plupart des auteurs se contentent de les regrouper en grandes catégories, comme J. Pustejovsky dans ses quatre *qualia* (1995), ou en grandes oppositions, comme F. Rastier avec sa distinction entre sèmes inhérents et afférents (Rastier 1991).

⁵ Relevée dans le Larousse 2008.

locuteur. Mais dans ce cas, comment distinguer ce qui est « normal » de ce qui ne l'est pas, de ce qui est « hors code » ?

Or nous avons bien le sentiment de comprendre la phrase de Proust. Pour appréhender cette intuition, nous allons considérer la langue comme un milieu naturel qui consiste en quelques milliers de mots, reliés les uns aux autres par l'usage de manière plus ou moins forte, plus ou moins lointaine. Une grande partie de ces mots réfèrent à des éléments de notre expérience commune. Il s'agit des dénominations référentielles (comme *fleuve*, *rivière*, *gruyère*, *voiture*, *intelligence*, *santé*, etc.) qui ne sont pas de simples étiquettes posées sur des objets préexistants : elles participent à l'être des choses dénommées en ce qu'elles leur donnent une existence *séparée*⁶. Les francophones peuvent discuter de la différence entre les fleuves et les rivières car leur langue a donné à ces types de cours d'eau une existence *séparée* en les nommant de deux noms différents selon qu'ils se jettent dans un autre cours d'eau ou dans la mer. Les anglophones ne le peuvent pas car leur langue n'a pas procédé à cette séparation.

2. Une conception phraséologique du langage

Au niveau collectif, la langue est produite et déterminée par notre usage et elle est contrainte par notre expérience commune, ce qui fait qu'elle évolue et change au fil du temps. Au niveau individuel, c'est l'inverse : c'est la langue qui nous contraint, qui nous dit ce qui existe *pour nous* et comment en parler, et c'est elle qui détermine notre usage. Un objet non nommé n'existe pas pour nous, mais dès qu'il l'est, nous pouvons en parler. Il s'agrège alors autour de lui un corpus linguistique qui contient les connaissances que nous en avons, ainsi que sa « grammaire », c'est-à-dire la manière d'en parler. Comme tous les mots possèdent des contextes préférentiels, le vocabulaire d'une langue est constitué, non de mots isolés, mais d'unités phraséologiques (UP) dont le voisinage est plus ou moins contraint.

Nous avons distingué trois types d'UP en fonction de ces contraintes de voisinage⁷. Nous les classons selon trois critères : le degré de lexicalisation, la référence et la possibilité de modification.

1. Les UP mono-lexicales (*thé*, *danseur*, *psychanalyse*, *gendarme*) ou poly-lexicales très figées (*pomme de terre*, *chemin de fer*).

Elles sont *lexicalisées* ; elles réfèrent à *un seul* objet ; les insertions et les modifications sont difficiles, quasiment impossibles. Certains contextes sont plus fréquents que d'autres, ce qui fait que ces UP sont accompagnées de *paradigmes préférentiels* très ouverts, peu ou pas structurés. Nous verrons que « odeur » appartient à cette catégorie. Le lecteur s'étonnera peut-être que nous considérons les mots isolés comme des UP, mais nous rappelons qu'il y a toujours des contextes, et que dès lors il n'y pas de mots vraiment isolés. Saussure ne dit pas autre dans un de ses textes des *Écrits de Linguistique Générale* (2002 : 24) :

« Mais d'où prend-on d'abord qu'il y a un mot, lequel devra être considéré ensuite à différents points de vue ? On ne tire cette idée elle-même que d'un certain point de vue, car il m'est impossible de voir que le mot, au milieu de tous les usages qu'on en fait, soit quelque chose de donné, et qui s'impose à moi comme la perception d'une couleur ».

2. Les UP poly-lexicales semi-figées, qu'elles soient opaques ou non (*un cordon bleu*, *une messe noire*, *faire un canard*)

Comme les précédentes, elles sont *lexicalisées* et réfèrent à *un seul* objet. Cependant, elles acceptent des modifications à la condition qu'on puisse reconstituer l'UP d'origine (*un*

⁶ Voir Frath 2014 et Frath & Kleiber 2016 (à paraître)

⁷ Voir notamment Frath Pierre & Gledhill Christopher (2007 et 2005) et Gledhill Christopher & Frath Pierre (2005a et 2005b),

cordon vraiment bleu, pour signifier par exemple que la cuisinière, en plus d'être excellente, était habillée de bleu, ou alors qu'elle était une débutante en cuisine). Selon cette définition, les proverbes sont des UP semi-figées. Ils acceptent en effet des modifications si on peut les reconstituer (*l'habit ne fait pas le campeur*, par exemple pour se moquer d'un campeur qui aurait un attirail de camping sophistiqué mais ne saurait pas s'en servir). Ils sont lexicalisés et réfèrent à un seul objet, mais ils diffèrent des UP précédentes en ce qu'ils n'évoquent pas en eux-mêmes de catégories ou d'objets bien définis, comme le feraient *danseur*, *psychanalyse* ou *faire un canard*. Ils permettent en revanche de faire entrer des situations évoquées en discours dans des pseudo-catégories sans prototype, ce qui a pour effet de leur donner une existence référentielle dans la langue. Si quelqu'un se tient dans une queue et fait la remarque qu'il risque de perdre sa place s'il la quitte pour quelque raison, on lui répondra « Qui va à la chasse perd sa place », lui signalant ainsi que cette situation est connue, et normale, et que d'ailleurs il existe un proverbe ou un dicton dans la langue pour la nommer.

3. UP ouvertes (*cheveux noirs*)

Elles sont construites sur un schéma référentiel de type

pivot + [élément séminal : *paradigme*]

par exemple :

cheveux + [blancs : *noirs, roux, blonds, jaunes, châtain, gris, poivre et sel, verts..*]

L'expression *cheveux noirs* est très certainement *lexicalisée*, car nous l'avons déjà entendue et utilisée mille fois. Elle réfère à *deux* objets, cheveux ET noirs, ensemble. Le paradigme est constitué d'une liste ouverte d'adjectifs évoquant des couleurs ou un aspect, dont le plus fréquent est « blanc ». C'est pourquoi nous l'avons appelé « séminal ». Des modifications sont acceptées et très courantes au sein du paradigme, mais difficiles en dehors : « cheveux **fluorescents** » sera facilement accepté, mais il faudra un contexte très spécifique pour faire admettre « cheveux **hippomobiles** ». Une telle association avec un élément hors paradigme produit une figure de style appelée **hypallage**.

Nous verrons que les adjectifs tels que « médiane », « indigeste » ou « poisseuse » associés à « odeur » par Proust ne constituent pas des hypallages parce que ces associations ne sont pas absolument transgressives, et qu'au contraire elles sont d'une certaine manière prédictibles.

3. « Y a-t-il des noms d'odeurs ? »

Avant de poursuivre, nous examinons brièvement les points qui semblent acquis en linguistique des odeurs. Pour cela, nous nous référons à l'article de Kleiber (2013), dans lequel l'auteur s'interroge sur l'existence de noms d'odeurs. Il fait le point sur la question et ouvre des perspectives d'analyse qui nous permettront de progresser dans notre propos.

Il semble acquis qu'il n'y a pas de dénominations des odeurs. La plupart des commentateurs sont d'accord pour dire que « le procédé généralement utilisé pour pallier cette absence lexicale consiste à recourir au nom de la source de l'odeur employé dans des syntagmes binomiaux du type *Dét. + odeur + de + (dét) + N2 (N de la source)*, comme *une odeur de citron, l'odeur du citron, etc.* ».

Qu'en est-il alors de mots comme *roussi, brûlé, graillon, fraichin*, ou *parfum, senteur, fragrance, puanteur, pestilence, arôme, remugle, relent* ? Sont-ce des odoronymes ?

La réponse n'est pas si simple. Pour Kleiber, les premiers (*roussi, brûlé, graillon, fraichin*) sont plutôt des sources d'odeurs. On peut dire :

- *une odeur de roussi, de brûlé, de graillon, de fraichin*

Mais pas

- *un roussi, un brûlé, un graillon, un fraichin de [source]*

Quant à la seconde liste, on peut dire :

- *un parfum, une senteur, une fragrance, un arôme de citron*
- *une puanteur, une pestilence de charogne*
- *un relent, un remugle de vieux draps*

Ces mots peuvent ainsi commuter avec odeur. Mais on ne peut pas dire :

- *une odeur de senteur, de fragrance, de puanteur, de pestilence, d'arôme*

Ces mots ne sont ainsi pas des sources d'odeurs. En revanche on peut dire :

- *une odeur de parfum*, à propos du parfum en tant que produit, et qui dès lors est une source
- *une odeur de remugle*, qui peut être considéré comme une source (du moisi, du renfermé).

C'est aussi le cas de *relent*, dont nous avons trouvé deux occurrences après « odeur de ... » dans notre corpus (*Capitaine Fracasse*, de Théophile Gautier) :

- *Dès le seuil, **une odeur de relent**, un parfum de moisissure et d'abandon, le froid humide et noir particulier aux lieux sombres, vous montait aux narines comme lorsqu'on lève la pierre d'un caveau et qu'on se penche sur son obscurité glaciale.*
- *Des fagots de genévrier et de bois odorant, brûlés à grande flamme dans les cheminées, avaient chassé **l'odeur de relent** et de moisissure.*

Il existe ainsi des « noms généraux » d'odeur, dont le rôle est de permettre au locuteur de porter un jugement positif ou négatif sur l'odeur, et éventuellement sur sa persistance (*relent, remugle*). *Parfum, senteur, fragrance, puanteur, pestilence, arôme* n'évoquent pas d'odeur spécifique par eux-mêmes. Quant à *roussi, brûlé, graillon, fraichin*, ils en évoquent, mais en tant que source. Comme le dit Kleiber (2013), « l'existence de ces noms 'généraux' d'odeurs ne fait que confirmer l'importance, relevée par tous les commentateurs, de l'axe hédonique en matière d'odeurs et le rôle primordial de la subjectivité dans la catégorisation olfactive. Elle met aussi en avant par le nom *relent* (et peut-être [...] un des emplois de *remugle*) celle, moins connue de la durée ».

Il n'y a donc pas de noms d'odeurs comme il y a des noms de couleur, par exemple le bleu et le rouge, qui peuvent à leur tour se subdiviser en d'autres couleurs, bleu clair, bleu de Prusse, et ainsi de suite, et qu'on peut aisément se représenter à chaque niveau.

On a donc les schémas référentiels suivant :

Dét. + [odeur => bonne odeur, *parfum, senteur, fragrance, arôme...*] + de + [source]

Dét. + [odeur => mauvaise odeur, *puanteur, pestilence, remugle, ...*] + de + [source]

Kleiber note également que *odeur* est intrinsèquement comptable, ce qui le distingue d'autres « mots généraux » comme *tristesse* ou *impatience*. On peut dire :

- *de la tristesse, de l'impatience,*

mais difficilement

- *?de l'odeur, ?un peu d'odeur*

En revanche, *odeur* « prend [...] sans difficulté aucune les déterminants qui impliquent le trait 'dénombrable' comme : *une, deux, trois, les, des, quelques, plusieurs, etc.* ». Pourtant, il y a une différence entre *odeur* et d'autres noms comptables, comme on le voit dans les exemples suivants :

- *Il y a trois fruits sur la table, à savoir trois pommes*
- **Trois odeurs règnent dans la maison, à savoir trois odeurs de citrons*

En revanche, on peut dire:

- *Trois (sortes d')odeurs règnent dans la maison, à savoir une odeur de citron, une de pommes et une de lait.*

Ceci montre que, contrairement à ce qu'on attendrait de la part d'un dénombrable, ce ne sont pas à des occurrences individuelles auxquelles *odeur* renvoie, mais à des sous-catégories.

Odeur de citron désigne, non un fruit particulier, mais une source d'odeur connue, à savoir les citrons, la catégorie des citrons.

Il en résulte ce que Kleiber appelle le « paradoxe ontologico-dénominateur des odeurs ». « Le N *odeur* renvoie bien à des entités conçues comme ayant des sous-catégories homogènes, des espèces d'odeurs, et de l'autre, il n'y a [...] (pratiquement) pas de dénominations disponibles pour elles ». Dès lors, comment faisons-nous pour parler des odeurs ?

Pour le savoir, nous avons étudié la phraséologie d'*odeur* dans le corpus de textes littéraires que nous avons mentionné plus haut. Nous verrons, comme le suggère Kleiber à la fin de son article, que si les dénominations sont peu nombreuses, c'est que l'expression des odeurs se fait essentiellement par le moyen de désignations⁸.

4. Phraséologie des odeurs en contexte

Odeur apparaît 468 fois dans notre corpus au singulier et 68 fois au pluriel. Nous n'avons noté qu'une seule UP semi-figée (deux occurrences) : *être en odeur de sainteté*. Examinons maintenant quelques contextes typiques d'« odeur » :

- *une odeur écœurante de fers chauds*
- *cette odeur épouvantable*
- *l'odeur âpre et douce*
- *une agréable odeur*
- *une bonne odeur chaude de froment écrasé*
- *l'odeur d'anis*
- *une forte odeur de cuir humain*
- *c'était sa peau, sa chair, son odeur*
- *la lumière, les sons, les odeurs, les goûts, la chaleur et toutes les autres ...*

On observe l'existence du schéma syntaxique suivant :

Dét. + (adj.) + *odeur* + (adj.) + de + ((dét.) + N de la source)

4.1 Types d'adjectifs

Voici quelques exemples d'adjectifs qui accompagnent « odeur » dans notre corpus, regroupés par nous dans diverses catégories en fonction de leur caractéristiques hédoniques ou descriptives. Les chiffres entre parenthèses indiquent la fréquence d'occurrence des adjectifs. On constate qu'aucun ne se détache significativement des autres d'un point de vue quantitatif.

- 1) Adjectifs hédoniques positifs : *âpre et douce, amère et douce, agréable, chaude (4), divine, délicieuse (2), suave (5), enivrante (2), grisante, fraîche (2), douce, subtile, ...*
- 2) Adjectifs hédoniques négatifs : *épouvantable, écœurante, étouffée, affreuse, asphyxiante, désagréable, ignoble, infecte (2), insupportable (2), lourde, moisie, intolérable, ...*
- 3) Adjectifs purement descriptifs : *échauffée, âpre, forte (13), fade (10), fauve (2), fine (4), humaine, légère, vague (3), violente, pénétrante (7), salée, ...*
- 4) Adjectifs exprimant la notion d'étrangeté : *étrange, bizarre, drôle (d'odeur), ...*
- 5) Adjectifs exprimant des idées sans rapport avec les odeurs : *obscur, fiévreux, sain, sauvage, mystiques, ...*

4.2 Types de sources

Voici quelques exemples de sources d'odeurs, également regroupés par nous dans diverses catégories en fonction de leur caractéristiques hédoniques ou descriptives.

⁸ Pour la différence entre dénomination et désignation, voir par exemple Kleiber 2001 et 2003.

Bonnes odeurs : une *odeur* d'anis, de jasmin, de déjeuner, de parfum, de tilleul, de lilas, de café, de mer, de cerises, d'orange, de bruyères, de foin coupés, l'*odeur* d'un succulent mitonné, d'un bouquet de lotus, du vétiver, d'une eau de toilette, de l'été, du girofle, de la soupe au fromage (plusieurs fois), de l'air, « l'*odeur* de tes vêtements est comme l'*odeur* du Liban » (Cantiques), etc.

Mauvaises odeurs : l'*odeur* de vieux caveaux, de mort, de cadavre, d'excréments humains, de sueur, d'absinthe et de caserne, de lampe qui charbonne, du gaz, de corne brûlée, de draps, de **graillon**, de **relent**, de poussière, de chair grillée, de tombeau, une odeur désagréable de haschisch, etc.

Odeurs descriptives, ni bonnes ni mauvaises : une *odeur* de vêtement, de viande, de lapin qui bouillait, d'oignon, l'*odeur* du soir fêté, des truffes, de la poudre, du sel, des feuilles humides, des feuilles, des cigarettes de roses, de la cire, du tabac, du buis, des plantes, des granges, du vernis, du grand marronnier, de l'encens, du jardin, de la diligence, des étoffes, du dehors, du sang, du collègue, des cimetières, etc.

Notons que cette classification en bonnes et mauvaises odeurs est difficile, parfois arbitraire.

Odeurs de personnes : une *odeur* de femme (plusieurs fois), de fornication, de courtisannerie, d'amants, une *odeur* de musc que la peau de sa femme exhalait, l'*odeur* de nos filles, de ton sein chaleureux, du musc qu'exhalait le corsage ouvert, de l'amour, de son linge et de sa nuque, de ces corps presque nus, d'une jolie femme, du musc humain, des 70 000 clientes, etc.

Dans le corpus considéré, les odeurs de personnes concernent presque toutes le corps féminin, plus ou moins liées à la sexualité. Mais on trouve également quelques descriptions non féminines et non sexuelles, comme « L'*odeur* de mon fils est comme l'*odeur* d'un champ que l'Eternel a béni » (Genèse).

Objets pas habituellement associées à une odeur, mais auxquels l'auteur en attribue une, ce qui provoque un effet d'étrangeté : l'*odeur* de la santé, de leur jeunesse, d'un chemin, de l'invasion, d'une bataille, de l'eau battue, de la rosée, la bonne *odeur* du ciel, l'âcre *odeur* des temps, « une méchante *odeur* de guet-apens » (Capitaine Fracasse, T. Gautier), « une *odeur* de vie, une toute-puissance de femme » (Nana, E. Zola), et « Mais il est un lit meilleur encore, plein d'*odeurs* divines. C'est notre, douce, notre profonde, notre impénétrable amitié » (Les plaisirs et les jours, M. Proust).

Les deux exemples suivants sont particulièrement saisissants :

Et cependant, Françoise tournait à la broche un de ces poulets, comme elle seule savait en rôtir, qui avaient porté loin dans Combray l'odeur de ses mérites

(Du côté de chez Swann, M. Proust : l'odeur des poulets rôtis répandaient dans Combray les mérites de cuisinière de Françoise)

Voilà assez de linge sale, il s'agit de le laver et de le bien laver.

« C'est la grâce que je vous souhaite. Amen ! »

Ce qui fut dit fut fait. On coula la lessive.

Depuis ce dimanche mémorable, le parfum des vertus de Cucugnan se respire à dix lieues alentour.

(Le curé de Cucugnan, A. Daudet : le curé a réussi à persuader ses ouailles de se confesser et de mener une vie plus chrétienne, et cela se sait alentour).

Un grand nombre de sources d'odeur n'en sont pas réellement si on les considère objectivement. Que peut bien être une odeur de *chemin* ou de *rosée* ? Si on peut comprendre l'*odeur de ses mérites* comme une métonymie, on a plus de mal à justifier logiquement le *parfum des vertus*. Pourtant, nous acceptons ces deux expressions sans problèmes.

Il n'y a donc pas de lien obligatoire entre la source des odeurs et leurs caractéristiques hédonique ; il est également courant d'attribuer une odeur à des objets qui n'en ont pas en soi.

4.3 « Puanteur, relent, parfum »

Notre corpus contient aussi les mots de *puanteur*, *relent* et *parfum*, dont un certain nombre sont à contre-emploi : il n'y a pas de lien nécessaire entre un type d'odeur réputée bonne ou mauvaise et ce qu'on en dit.

Cette bonne et chaude puanteur qui s'exhale du fumier des vaches

Une saine puanteur de marée

L'air plein de parfums atroces

Âcres parfums du bitume et des aromates

Dans tes jupons remplis de ton parfum

Ensevelir ma tête endolorie,

Et respirer, comme une fleur flétrie,

Le doux relent de mon amour défunt.

(Le Léthé – Les Fleurs du Mal, C. Baudelaire)

Le bourdon se lamente, et la bûche enfumée

Accompagne en fausset la pendule enrhumée,

Cependant qu'en un jeu plein de sales parfums,

Héritage fatal d'une vieille hydropique,

Le beau valet de cœur et la dame de pique

Causent sinistrement de leurs amours défunts.

(Spleen – Les Fleurs du Mal, C. Baudelaire)

« A, noir corset velu des mouches éclatantes

Qui bombinent autours de puanteurs cruelles »

(Voyelles – A. Rimbaud)

« Ô cœurs de saleté, bouches épouvantables,

Fonctionnez plus fort, bouches de puanteurs !

Un vin pour ces torpeurs ignobles, sur ces tables...

Vos ventres sont fondus de hontes... »

(L'orgie parisienne – A. Rimbaud)

4.4 Analyse de la phraséologie des odeurs

On n'observe donc pas de schéma référentiel comportant un paradigme structuré avec un élément séminal de type **pivot** + [élément séminal : *paradigme*]. « Odeur » n'est ainsi pas une UP ouverte (du type 3 tel que défini au chapitre 2), mais une **UP mono-lexicale** (de type 1) **accompagnée de paradigmes, sans éléments séminaux**. Pour le lecteur qui s'étonnerait qu'un mot isolé puisse être appelé une unité phraséologique (UP), rappelons qu'il s'agit là de notre point de vue sur le vocabulaire tel que défini dans le chapitre deux, selon lequel tous les mots sont toujours accompagnés de contextes préférentiels qui constituent un corpus d'usages plus ou moins structuré, plus ou moins contraint. La possibilité d'usages atypiques d'adjectifs et de sources est ainsi bel et bien inscrite dans la langue, et il semble donc difficile de construire des hypallages avec « odeur ».

Et si n'importe quel objet de notre expérience peut être une source d'odeurs, si la liste des adjectifs permettant de les décrire est sans limite, alors tout est possible. Encore faut-il en persuader le lecteur. C'est là qu'intervient le talent de l'auteur, et pour montrer comment M. Proust s'y prend, nous donnons ci-dessous le texte dont nous avons extrait la description des odeurs donnée au début de cet article.

« Ma tante n'habitait plus effectivement que deux chambres contiguës, restant l'après-midi dans l'une pendant qu'on aërait l'autre. C'étaient de ces chambres de province qui - de même qu'en certains pays des parties entières de l'air ou de la mer sont illuminées ou **parfumées** par des myriades de protozoaires que nous ne voyons pas - nous enchantent des **mille odeurs qu'y dégagent les vertus, la sagesse, les habitudes**, toute une vie secrète, invisible, surabondante et morale que l'atmosphère y tient en suspens ; **odeurs naturelles encore**, certes, et couleur du temps comme celles de la campagne voisine, mais déjà **casanières, humaines et renfermées, gelée exquise industrielle et limpide de tous les fruits de l'année qui ont quitté le verger pour l'armoire ; saisonnières, mais mobilières et domestiques, corrigeant le piquant de la gelée blanche par la douceur du pain chaud, oisives et ponctuelles comme une horloge de village, flâneuses et rangées, insoucieuses et prévoyantes, lingères, matinales, dévotes, heureuses d'une paix qui n'apporte qu'un surcroît d'anxiété et d'un prosaïsme qui sert de grand réservoir de poésie à celui qui la traverse sans y avoir vécu**. L'air y était saturé de la fine fleur d'un silence si nourricier, si succulent que je ne m'y avançais qu'avec une sorte de gourmandise, surtout par ces premiers matins encore froids de la semaine de Pâques où je le goûtais mieux parce que je venais seulement d'arriver à Combray : avant que j'entrasse souhaiter le bonjour à ma tante on me faisait attendre un instant, dans la première pièce où le soleil, d'hiver encore, était venu se mettre au chaud devant **le feu, déjà allumé entre les deux briques et qui badigeonnait toute la chambre d'une odeur de suie**, en faisait comme un de ces grands « devants de four » de campagne, ou de ces manteaux de cheminée de châteaux, sous lesquels on souhaite que se déclarent dehors la pluie, la neige, même quelque catastrophe diluvienne pour ajouter au confort de la réclusion la poésie de l'hivernage ; je faisais quelques pas du prie-Dieu aux fauteuils en velours frappé, toujours revêtus d'un appui-tête au crochet ; **et le feu cuisant comme une pâte les appétissantes odeurs dont l'air de la chambre était tout grumeleux et qu'avait déjà fait travailler et « lever » la fraîcheur humide et ensoleillée du matin, il les feuilletait, les dorait, les godait, les boursoflait, en faisant un invisible et palpable gâteau provincial, un immense « chausson » où, à peine goûtés les arômes plus croustillants, plus fins, plus réputés, mais plus secs aussi du placard, de la commode, du papier à ramages, je revenais toujours avec une convoitise inavouée m'engluer dans l'odeur médiane, poisseuse, fade, indigeste et fruitée du couvre-lit à fleurs ».**

(*Du côté de chez Swann*, Marcel Proust)

On voit que la description des odeurs du couvre-lit n'a rien de choquant. L'odorat est mis en relation avec les autres sens : aux stimulations olfactives s'ajoutent des perceptions sonores, gustatives, tactiles, et surtout visuelles. Elles sont décrites ensemble à l'aide d'un vocabulaire indifférencié : l'auteur nous emmène dans un monde foisonnant de sources de percepts divers et variés. L'usage de certains adjectifs, comme *grumeleux* ou *médiane*, n'est dès lors pas surprenant, d'autant plus que la phraséologie des odeurs permet une très grande liberté désignative. Plutôt que de concevoir le sens lexical comme un ensemble de propriétés sémantiques qui entreraient en résonance avec les propriétés d'autres mots, il serait sans doute judicieux de le penser comme une sorte de résultante des contextes dans lesquels ils se trouvent et des objets qu'ils servent à nommer, y compris ceux qui apparaissent de manière imprévisible et inhabituelle.

Ce sont ces usages atypiques qui créent pour le lecteur un monde à la fois réel et fantastique, un monde familier dont nous avons sans doute nous aussi expérimenté l'étrangeté sans jamais avoir eu l'idée de le décrire, ou le talent pour le faire. Un usage neuf et créatif de la langue permet de faire entrevoir, ne serait-ce qu'un instant, le mystère du monde qui se cache habituellement derrière la « réserve de formules, de dénominations, de locutions toutes prêtes, [...] de pure imitation, qui nous délivrent du soin de penser » (P. Valéry, citation placée en exergue de cet article).

La possibilité de cette découverte est d'ailleurs un des thèmes majeurs de l'œuvre de Proust : le monde recèle une autre réalité, plus intime et peut-être plus profonde, que celle que

nous percevons avec les mots de tous les jours. Mais la décrire demande un effort. Proust établit une distinction fondamentale entre ce qu'il appelle « une littérature de notation », qui se contente de reprendre des descriptions conventionnelles, et l'art véritable, qui recherche une approche plus authentique de la réalité en se dégageant des lieux communs et des locutions toutes faites.

« Comment la littérature de notations aurait-elle une valeur quelconque, puisque c'est sous de petites choses comme celles qu'elle note que la réalité est contenue (la grandeur dans le bruit lointain d'un avion, dans la ligne du clocher de Saint-Hilaire, le passé dans la saveur d'une madeleine, etc.) et **qu'elles sont sans signification par elles-mêmes si on ne l'en dégage pas ?** Peu à peu, **conservée par la mémoire, c'est la chaîne de toutes ces expressions inexactes où ne reste rien de ce que nous avons réellement éprouvé**, qui constitue pour nous notre pensée, notre vie, la réalité, et c'est ce mensonge-là que ne ferait que reproduire un art soi-disant « vécu », simple comme la vie, sans beauté, double emploi si ennuyeux et si vain de ce que nos yeux voient et de ce que notre intelligence constate qu'on se demande où celui qui s'y livre trouve l'étincelle joyeuse et motrice, capable de le mettre en train et de le faire avancer dans sa besogne. La grandeur de l'art véritable, au contraire de celui que M. de Norpois eût appelé un jeu de dilettante, c'était de retrouver, de ressaisir, de nous faire connaître cette réalité loin de laquelle nous vivons, de laquelle nous nous écartons de plus en plus au fur et à mesure que prend plus d'épaisseur et d'imperméabilité la connaissance conventionnelle que nous lui substituons, cette réalité que nous risquerions fort de mourir sans avoir connue, et qui est tout simplement notre vie ».

(*Le temps retrouvé*, M. Proust, p. 256-257)

Conclusion

Abandonner les sentiers battus de l'expression conventionnelle est une grande tentation pour le poète. D'Arthur Rimbaud à André Breton, de René Char à Saint John Perse, le corpus de la poésie qui se départit du langage ordinaire est extrêmement riche. Lorsqu'ils ont du talent, les poètes réussissent à nous faire entrapercevoir une autre réalité que celle à laquelle nous sommes habitués, au prix parfois d'une certaine opacité de leurs textes. Mais le chemin est étroit entre la créativité véritable et l'astuce littéraire parée d'inventivité factice.

Chez Proust, il n'y a ni opacité, ni inventivité factice. Son art ne consiste pas à assembler des mots en dehors de toute contrainte d'usage, mais à décrire clairement des expériences personnelles, individuelles certes, mais que, pour les avoir vécues, nous reconnaissons comme existant dans notre expérience commune. Certaines n'ont pas été l'objet de descriptions avant Proust, et elles ont donc été, avant lui, littéralement hors corpus, et donc hors de la langue. L'art de Proust est ainsi essentiellement référentiel et créatif. Il parle du monde, de *notre* monde, de manière neuve, originale et frappante, au point que des fragments importants de son œuvre sont passés dans la culture commune, et donc dans la langue. Ce qui se passe en nous lorsque nous nous endormons, ou la manière dont les souvenirs peuvent revenir involontairement à la conscience grâce à une odeur ou à une saveur, cela ne peut être évoqué à notre époque sans référence à l'œuvre de Proust, en l'occurrence la première page de *Du côté de chez Swann* et l'épisode de la madeleine, dite de Proust.

Si ces descriptions sont entrées dans les corpus d'usages, c'est parce que Proust les a fait exister pour ses lecteurs au prix d'un effort linguistique, en rassemblant des mots de notre langue commune de manière parfois non conventionnelle, et c'est d'ailleurs cet usage souvent hors norme mais reconnaissable de la langue qui donne cette qualité étrange et belle à son œuvre. C'est cet usage créatif qui a constitué pour lui, puis pour nous, la réalité de ce qu'il voulait dire. Il n'y a pas là de traduction d'une pensée en langue, mais la construction mentale d'une idée neuve à l'aide de mots, que nous reconnaissons à la lecture.

En conclusion, disons que parler et écrire de manière « normale », c'est réutiliser les dénominations existant dans la langue avec leurs phraséologies, c'est-à-dire leurs usages conventionnels, pour pointer vers une expérience commune fortement balisée par le langage.

Parler et écrire de manière créative, en revanche, c'est utiliser la langue en-dehors des phraséologies habituelles mais en en tenant compte, pour partager une expérience neuve et originale.

Pour finir cet article, voici un extrait de *La phénoménologie de la perception*, de Maurice Merleau-Ponty, où cet auteur décrit la différence entre notre pratique quotidienne de la langue et son usage créatif, qui permet de transformer « en parole un certain silence ».

« Nous vivons dans un monde où la parole est *instituée*. Pour toutes ces paroles banales, nous possédons en nous-mêmes des significations déjà formées. Elles ne suscitent en nous que des pensées secondes ; celles-ci à leur tour se traduisent en d'autres paroles qui n'exigent de nous aucun véritable effort de compréhension. Ainsi le langage et la compréhension du langage paraissent aller de soi. Le monde linguistique et intersubjectif ne nous étonne plus, nous ne le distinguons plus du monde même, et c'est à l'intérieur d'un monde déjà parlé et parlant que nous réfléchissons. Nous perdons conscience de ce qu'il y a de contingent dans l'expression et dans la communication, soit chez l'enfant qui apprend à parler, soit chez l'écrivain qui dit et pense pour la première fois quelque chose, soit enfin chez **tous ceux qui transforment en parole un certain silence** ».

(*Phénoménologie de la perception*, Merleau-Ponty 1945 : 214).

Bibliographie

- Frath Pierre (2014) : « La conception de la dénomination chez Georges Kleiber ». In *Res-per-nomen IV : Les théories du sens et de la référence. Hommage à Georges Kleiber*. Editions et Presses Universitaires de Reims (2014, à paraître). Coord. E. Hilgert, S. Palma, R. Daval, P. Frath.
- Frath Pierre (2011) : « La conscience dans la théorie linguistique ». In *Res-per-nomen III : La référence, la conscience et le sujet énonciateur / Reference, Consciousness and the Speaking Subject*, pp. 25-40. Editions et Presses Universitaires de Reims (2011). Coord. P. Frath, V. Bourdier, E. Hilgert, K. Bréhaux & J. Dunphy-Blomfield.
- Frath Pierre (2010) : « La référence par le nom : vers une linguistique anthropologique ». In *Res per Nomen 2 : langue, référence et anthropologie*, pp. 57-76. EPURE (Reims) Coordinateurs : P. Frath, J. Pauchard & L. Lansari.
- Frath Pierre & Kleiber Georges (2016, à paraître) : *Sémantique de la Dénomination Référentielle*.
- Frath Pierre et Gledhill Christopher (2007) : « Qu'est-ce qu'une unité phraséologique? », in *La phraséologie dans tous ses états. Actes du Colloques Phraséologie 2005*. Bolly C., Klein J.R., Lamiroy B. (éds), Cahiers de l'Institut linguistique de Louvain, CILL 31.2-4 (2005), 11-25.
- Frath Pierre & Gledhill Christopher (2005) : "Free-Range Clusters or Frozen Chunks? Reference as a defining criterion for linguistic units », in *RANAM (Recherches Anglaises et Nord-Américaines)*, pp. 25-43, n° 38, 2005, Strasbourg
- Gledhill Christopher et Frath Pierre (2007) : « Collocation, phrasème, dénomination : vers une théorie de la créativité phraséologique », *La Linguistique*, vol. 43, fasc. 1/2007.
- Gledhill Christopher and Frath Pierre (2005a) : "A Reference-based Theory of Phraseological Units, The Evidence of Fossils", in *Corpus Linguistics 2005, Vol. 1, no. 1*, Editors: Pernilla Danielsson and Martijn Wagenmakers, Birmingham.
- Gledhill Christopher & Frath Pierre (2005b) : « Une tournure peu en cache une autre : l'innovation phraséologique dans Trainspotting », *Les Langues Modernes*, pp. 68-79, 3/2005
- Kleiber Georges (2013) : « Y a-t-il des noms d'odeurs ? », in Casanova Herrero, E. et Calvo Rigual, C. (eds.), *Actes del 26e Congrès de Linguística i Filologia Romaniques* (Valencia, 6-11 de setembre de 2010), Berlin, Walter de Gruyter, Vol. 3, 223-234.
- Kleiber Georges. (2003) : « Sur la sémantique de la dénomination », *Verbum*, tome XXV, 1 : 97-106.
- Kleiber, Georges (2001) : « Remarques sur la dénomination », *Cahiers de Praxématique* 36 : 21-41
- Kleiber Georges (1984) : « Dénomination et relations dénominatives », *Langages* 76 : 77-94.
- Merleau-Ponty Maurice (1945) : *Phénoménologie de la perception*. Gallimard, Paris.
- Proust Marcel (1954) : *Du côté de chez Swann*, Gallimard, Le Livre de Poche. 1^{ère} publication : Grasset, 1913.
- Proust Marcel (1954) : *Le temps retrouvé*, Gallimard, Folio. 1^{ère} publication : NRF, 1927.

- Pustejovsky, James (1995): *The Generative Lexicon*, Cambridge, MA: MIT Press.
- Rastier François (1991) : *Sémantique interprétative*. PUF, Paris.
- Ryle Gilbert (1949): *The Concept of Mind*. Hutchison, London.
- Saussure Ferdinand (2002) : *Écrits de linguistique générale*, texte établi et édité par Simon Bouquet et Rudolf Engler, Gallimard, Paris
- Thomières-Kokochkina Irina (2013) : « Je sens, donc je dis ! (Les noms prédicatifs d'odeurs simples et composés en russe) », *32nd International Conference on Lexis and Grammar*, Universidade do Algarve, Faro, Portugal, September 10-14, 2013, Pre-Proceedings, Jorge Baptista, Mario Monteleone, pp. 159-163.
- Valéry Paul (1936, 2012) : *Le bilan de l'intelligence*. Éditions Allia, Paris.
- Wittgenstein Ludwig (1961) : *Tractatus logico-philosophicus* suivi de *Investigations philosophiques*. Traduit de l'allemand par Pierre Klossowski. Paris, Gallimard.